

Livres

Ombres et lumière

De la Suisse à la Géorgie, Tasha Rumley signe sept récits qui marient l'amour et la mort, l'individuel et le collectif.

Anne Pitteloud

C'est un plaisir de découvrir une voix nouvelle, un univers original, une plume vive et précise, subtile et parfois tranchante. Celle de la Vaudoise Tasha Rumley, ancienne journaliste à L'Hebdo et l'une des six lauréates du prix d'écriture Atelier Studer / Ganz 2021 destiné à la relève, qui signe sept récits creusant les zones d'ombre des sentiments dans A l'amour, à la mort.

Publié à l'enseigne de Bernard Campiche, qui renouvelle avec bonheur son graphisme dans sa livraison printanière, le livre affiche en couverture une photo tirée de L'Ange blanc: les enfants de Tchernobyl, le beau travail du photographe Niels Ackermann en Ukraine. On y voit une jeune femme assise sur un vieux fauteuil brun, lasse et rêveuse, dans un intérieur tout en clair-obscur à l'image du recueil. Car Tasha Rumley y tresse les ambivalences du cœur de manière fine et sans fards, trempant sa plume allusive dans ce qu'on préfère taire, avec un sens aigu de la narration qui nous embarque aussitôt et une attention marquée pour les territoires de l'Est.

Rêves brisés par la guerre

Il faut dire qu'après des études de russe à Lausanne, la jeune femme a été déléguée au CICR pendant sept ans, envoyée notamment au Donbass en 2014 et 2015, en Géorgie et dans les prisons kirghizes – outre le Soudan du Sud et le Congo. «Ces lieux et leurs drames ont marqué mon cœur et mon corps au fer rouge, écrit-elle sur son site. Et bien que je ne raconte pas mes histoires de mission directement, l'expérience de la guerre, de la mort et de la perte a pétri mon imaginaire.»

Son recueil y gagne profondeur et ouverture. Il commence et se clôt par deux très courts textes, «Bambi» et «La Petite mort», prélude et coda pour dire le mariage de l'amour et de la mort – entre fatalisme tragique du destin pour le premier, puissance du désir au féminin pour le second. Le recueil se tient de manière cohérente entre ces deux pôles. Il y est question de femmes empêchées, de rêves brisés par la guerre ou par une société patriarcale, d'amitiés profondes, de deuils impossibles.

Ainsi, dans «Vivants les morts», Aurélien est trop occupé à faire vivre à travers lui ses proches disparus pour mener sa propre existence; dans «Petit frère», l'onde de choc d'un suicide paternel étend ses ramifications de manière insoupçonnée. Dans «Des tombes et des bombes», enfin, le corps du père doit être exhumé douze ans après son enterrement: il a été confondu avec celui d'un autre disparu lors de la guerre qui opposa la Géorgie à l'Ossétie du Sud et à la Russie en 2008. Rentrée brièvement au pays, sa fille Anastasya revoit aussi sa meilleure amie, la brillante Nino, enlevée et mariée de force en plein bombardement, qui renoue des années plus tard avec son rêve d'être médecin.

Car les femmes de A l'amour, à la mort se heurtent à un monde qui ne veut pas leur faire une place. Elles ne sont pas des victimes, plutôt des héroïnes tragiques qui ont pour elles la puissance de leur désir et de leur volonté, la force de la sororité et d'expériences partagées.

L'art du clair-obscur

Ainsi de la bouleversante Aygul, la jeune stagiaire kirghize accueillie en colocation par la narratrice de «L'Heure morte»: d'abord agacée, celle-ci découvre sa capacité d'émerveillement, sa candeur enfantine. «Je l'observais et me demandais si j'avais jamais été pareillement curieuse, en extase devant la nouveauté, l'inconnu.» Alors qu'elle-même s'enlise dans une relation sans issue – preuve s'il en était besoin de la complexité intime des relations entre les sexes et des limites du désir de liberté –, elle assiste à l'éclosion d'Aygul. Un chemin vers l'émancipation qui se heurtera, lui, au mur du réel.

Tasha Rumley sait mener ses intrigues, avec un sens aigu de l'observation où quelques détails brossent un personnage, une atmosphère. Inattendus, rythmés, ses récits sont ainsi traversés de figures singulières dont la profondeur émerge au détour d'une image ou par un trait bien senti, tandis que passé et présent se nouent avec naturel pour souligner l'épaisseur du réel. Un jeu avec les contrastes, une manière d'éclairer ce qui fait sens, tout un art du relief qui évoque décidément la technique du clair-obscur.